
Voyage À l'Étranger chez soi

L'approche de l'identité-altérité dans la poétique de Fouad Laroui à partir d'Une année chez les Français et L'Oued et le consul et autres nouvelles

José Domingues de Almeida

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/11196>

DOI : [10.4000/carnets.11196](https://doi.org/10.4000/carnets.11196)

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

José Domingues de Almeida, « Voyage À l'Étranger chez soi », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 19 | 2020, mis en ligne le 31 mai 2020, consulté le 31 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/11196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.11196>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mai 2020.



Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Voyage À l'Étranger chez soi

L'approche de l'identité-altérité dans la poésie de Fouad Laroui à partir d'Une année chez les Français et L'Oued et le consul et autres nouvelles

José Domingues de Almeida

NOTE DE L'AUTEUR

Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.

Ça va mieux, monsieur. Merci.

Tant mieux. Tu es sur la voie royale. N'en sors pas !

Terminus : Polytechnique !

Mehdi hocha la tête, jouant au petit Français qui comprend d'instinct ces phrases cryptiques qu'on se répétait dans des familles qui n'étaient pas la sienne (Fouad Laroui, Une année chez les Français, p. 159)

- 1 Né à Oujda (Maroc) en 1958, et ingénieur et économiste de formation, Fouad Laroui a fréquenté le prestigieux lycée francophone Lyautey de Casablanca avant de rejoindre l'École des Ponts et Chaussées à Paris, d'exercer pendant quelques années à l'Office chérifien des phosphates du Maroc et de tout abandonner pour embrasser une carrière d'enseignant et d'écrivain. Il vit maintenant aux Pays-Bas où il enseigne à l'Université d'Amsterdam.
- 2 Si la fiction larouienne part surtout d'éléments autobiographiques (enfance et jeunesse maghrébines, passage à Paris ou intégration néerlandaise), ses personnages éprouvent le tiraillement entre la société marocaine et la culture européenne et occidentale. Chez lui, la fiction en français devient acte de liberté, « (...) qui lui permet de regarder à distance, avec plus de lucidité critique, son pays, sa culture d'origine, ainsi que les Marocains émigrés ou exilés, y compris ce que l'on peut appeler le 'Marocanus polderiensis'«¹, à savoir « (...) le Marocain vivant aux Pays-Bas, cette Europe qui est le

seul lieu où il avoue vouloir vivre »². En effet, Laroui rappelle à juste titre qu'« à Amsterdam, j'ai commencé à écrire comme pour m'expliquer à moi-même les raisons de mon départ, pour donner du sens à ce qui m'arrivait »³, et que c'est à partir de ce point d'observation qu'il entend « régler [s]es comptes avec le Maroc »⁴. Notons que, dans *Une année chez les Français*, il est subtilement fait référence à ce repère à la faveur d'une allusion à Van Gogh : « Mais il ne faut pas exagérer. Le Maroc et le Pays-Bas, ce sont des cultures très différentes, avec tout le respect que j'ai pour ton père » (Laroui, 2011 : 234-235)⁵.

- 3 En effet, de nouvelles typologies narratives, imprévisibles il y a quelques décennies, et qui sont souvent le fait de la deuxième, voire troisième génération immigrée, mais aussi de nouvelles mobilités spatiales, exiliques et identitaires signalent un projet scriptural difficilement classable. La critique renvoie le lecteur à des taxinomies à composantes ethniques et transnationales (littérature beure, migrante, de l'immigration, *etc.*) impliquant des enjeux thématiques nouveaux, mais qui parfois corsettent cette production (Álvares, 2015). Vu son caractère récent, on ne saurait en avoir qu'une approche micro-diachronique.
- 4 Jean-Marc Moura la définit comme de « nouveaux territoires » narratifs fondés sur l'émergence de nouvelles communautés sociales, constituant un objet d'étude complexe où la question du statut des générations immigrées et de leurs conflits identitaires au sein des nations est venue se poser de façon plus aigüe (2003 : 57). Elien Declercq pointe le « nouveau dialogue » qu'elles établissent avec la notion de littérature nationale dans la mesure où elles en interrogent les contours en convoquant des « échanges discursifs » au-delà des thématiques soulevées d'ordinaire par l'étude des migrations dans leur approche économique et sociale (2011 : 301).
- 5 Fouad Laroui s'avère un représentant de l'« écrivain frontalier » à double titre, comme le souligne Ana Paula Coutinho : « (...) non seulement un 'passeur' (autre métaphore commune) entre mondes, mais aussi celui qui nous amène à reconnaître l'existence de différents domaines et, donc, des frontières (géographiques, linguistiques, épistémologiques, culturelles), signifiant à la fois délimitation et relation » (2017 : 72).
- 6 Marocain d'origine, scolarisé en milieu francophone et avec un parcours universitaire international, Laroui réside aux Pays-Bas où il enseigne la littérature française à l'Université. Il est depuis 1996 l'auteur d'une production littéraire considérable qui comprend des romans, des contes, des nouvelles, des livres pour enfants et quelques essais. En 2013, il s'est vu décerner le Goncourt de la nouvelle pour *L'Étrange affaire du pantalon de Dassoukine* (2012), ainsi que le grand prix de la nouvelle de La Société des Gens de Lettres pour *Tu n'as rien compris à Hassan II* (2004) et le prix Jean Giono, attribué en 2014 pour *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* (2014).
- 7 En fait, la poétique de Laroui a le mérite de jeter un regard apaisé et apaisant sur nos différences culturelles binaires qu'elle subsume par une stratégie narrative qui convoque aussi bien l'humour et les situations burlesques⁶ que la réflexion profonde, ou encore une pratique de, et un appel à la tolérance, ce qui, chez lui, se traduit par cette expression très révélatrice d'un programme humaniste pour notre mondialisation : « choc doux des cultures »⁷, mais toujours à partir de la réalité marocaine. Ceci dit, cette poétique traduit toujours un voyage à / dans l'étranger que nous tâcherons d'illustrer à partir d'une lecture critique et thématique de *Une année chez les Français* et *L'Oued et le consul et autres nouvelles* (2015).

- 8 Dans *Une année chez les Français*, le petit Mehdi Khatib est admis en sixième comme boursier au lycée Lyautey de Casablanca où il se rend avec deux dindons. Nous sommes en juillet 1969 et les Américains viennent de marcher sur la Lune, alors que Mehdi atterrit dans son propre pays, mais « chez les Français ». Or ce récit convoque plusieurs questions soulevées au fur et à mesure d'une conscience de l'identité-altérité, et avant tout celle des clichés portant sur la physionomie, la gastronomie et les us et coutumes : « tous les Français sont riches, c'est bien connu. Non, celui-là ne pouvait être qu'un enfant du pays » (AF : 11) ; le cantine est facile à trouver, car « si jamais tu ne trouves pas, tu n'auras qu'à te laisser guider par l'odeur du hachis Parmentier. *L'odeur du... quoi ?* » (AF : 17). De même, les Français sont reconnaissables à leur blondeur (AF : 56, 59 et 259) et au souci de l'ordre (AF : 122 et 131). Et puis, surtout, ils boivent du vin (AF : 134 et 211), ce qui heurte les mœurs musulmanes.
- 9 Voici donc le petit narrateur confronté au Maroc même avec la différence interculturelle au sens propre. Dès lors, s'installe une logique dichotomique entre *nous* et *eux* alors que cette année scolaire se déroule au Maroc, mais *chez* les Français :
- Reprenons. Il était maintenant chez les Français, entouré de *leurs* immeubles, de *leurs* bacs à sable, de *leurs* arbres. Il connaissait beaucoup de noms d'arbres : chênes, marronnier, peuplier, platane..., tous glanés dans ses lectures. En arabe, il ne connaissait qu'un seul mot : *chajra*. Cela voulait dire 'tous les arbres'. Aucun en particulier. Tous (AF : 34).
- 10 *Identité* et *altérité* rivalisent dans ce contexte d'immersion chez *l'autre* dans son propre pays : « L'après-midi passa ainsi, dans un désœuvrement total. Faute de pouvoir lire, Mehdi fixait intensément tout ce qui l'entourait – et tout ce qui l'entourait lui renvoyait l'image de son étrangeté » (AF : 36). À remarquer que ce rapport d'extranéité se voit transposé graphiquement par le recours à l'*italique*. Ainsi le communiste Régnier, qui essaie en vain d'endoctriner le petit interne lui rappelle que « Ah oui, *votre* religion [l'islam est]. L'opium du peuple... » (AF : 117), alors que le lycée est le creuset de toutes les confessions monothéistes (AF : 133), mais que les préjugés historiques ont la vie dure en désignant toujours les Arabes par « maures » (AF : 194) ou en détectant l'« odeur caractéristique des Français » (AF : 179). D'ailleurs, rentré *chez lui*, dans son village, Mehdi se mettra à décrire à sa famille son expérience au lycée, des propos « (...) qui confirmaient tous les préjugés envers les Français (...) » (AF : 267-268).
- 11 Comme l'a bien remarqué Ana Soler Pérez, le petit Mehdi Katib vit une situation exilique dans son propre pays (îlot français) qui entraîne forcément un processus de dépersonnalisation (Pérez, 2018 : 553), ce qui revoie quelque part au statut de l'exilé (Tosel, 2006 : 241) ou, pour reprendre Alexis Nouss, au concept d'« exilance » en tant que « noyau existentiel commun à toutes les expériences de sujets migrants, quelles que soient les époques, les cultures et les circonstances qui les accueillent » (2016 : 65). Cette situation existentielle impose deux prémisses, la condition et la conscience de l'exilé, même si elles ne coïncident pas : « se sentir en exil sans l'être concrètement ; l'être concrètement sans se sentir en exil » (*idem*).
- 12 Or cet exil se voit terriblement amplifié, et puis magistralement subsumé, d'une part par le caractère intrinsèquement littéraire des (auto)représentations hexagonales. En effet, la France apparaît comme une nation éminemment littéraire (Fergusson, 1991), aux références livresques omniprésentes : la Comtesse de Ségur (AF : 42), *Vipère au Poing* (AF : 71) du surnom dont l'affuble Dumont (« Bazin du bled »), mais aussi toute une

- galerie d'écrivains dont la simple citation provoque la fierté d'une Nation qui se sait culturellement supérieure (AF : 146) et qui représente « l'esprit français » (AF : 147).
- 13 De sorte que la France authentique et intemporelle ne devient accessible que par l'institution littéraire : « Racine... On ne peut comprendre la France, on ne peut comprendre les Français, sans Racine ! » (AF : 153), ou ne se résume qu'à elle : « *Donne-lui tout de même à boire, dit mon père.* Hugo ! Chapeau bas, mes amis ! Toute la France en exactement dix mots ! » (AF : 62).
- 14 À ce monument livresque que représente la France, le petit Mehdi répond, d'un côté, par une manie de la production affabulatoire propre à l'animisme enfantin (Piaget, 1972 : 31) : « Mes parents, ils sont très riches, ils vont passer la semaine à New York, en Amérique, alors ils m'ont déposé ici, et puis ils sont allés à l'aéroport, et puis alors ils ont pris l'avion et puis, et puis ils sont allés à New York » (AF : 63) ; d'un autre côté en s'appliquant intensément aux études, en montrant ainsi un surinvestissement dans la lecture littéraire : « Mehdi se réfugia dans un petit salon et se plongea dans la lecture (...) » (AF : 267), et en s'imposant et s'affirmant par la réussite scolaire et la culture lettrée sur le terrain des Français, un motif que l'on retrouve chez d'autres écrivains de migration, tels Malika Madi, Azouz Begag ou Mina Oualdlhadj : « - Mlle Kirchhoff, 14/20 ! Khatib, 17/20 ! Bravo ! » (AF : 167), au grand étonnement des Français eux-mêmes : « Il est le premier en français... Mme Berger, toujours pas revenue de son étonnement parnassien, interrompit Denis. - Comment ça ? Tu veux dire qu'il est le premier *des Marocains* ? - Non, c'est lui qui a les meilleures notes. De tous (...) » (AF : 214).
- 15 Finalement, ce rapport à la culture livresque de l'*autre* se traduit par une fascination pour la langue française, par une appropriation jouissive de sa langue dont il savoure toutes les sonorités et la matérialité : « Que de mots, que de phrases, que d'énigmes (...). Fasciné, Mehdi passa de longues minutes devant l'affiche » (AF : 37) ; « (...) il n'avait aucune idée de ce que ces mots signifient, mais qu'ils étaient beaux ! » (AF : 101, voir aussi 35, 72, 83, 90, 149 et 219).
- 16 Cet envoûtement se reflète notamment dans la production naïve, mais constante, de calembours et dans l'exercice musical d'homophonie, ce qui procure au récit un effet humoristique non négligeable, comme quand Dumont explique aux écoliers ce qu'est servir la France et tomber au « champ d'honneur » : « - Donneur ? » (AF : 66). De sorte que nous sommes ici, par personnage interposé, devant le phénomène de « surconscience linguistique » par lequel certains critiques ont caractérisé le rapport à la langue d'écriture française de la part des écrivains francophones non hexagonaux (Gauvin, 1997 : 5-15), mais qui connaît sa contrepartie dans la dépossession linguistique, cet autre sentiment d'aliénation : « (...) i prétend m'apprendre le français... attends, attends, je rêve... putain de bordel de merde... Fatima veut m'apprendre *ma* langue... i déboule d'la montagne et i veut m'apprendre ma langue... » (AF : 96). Rappelons que Fouad Laroui est l'auteur de *Le drame linguistique marocain* (2011) où est abordée la question du « choix » de la langue française comme langue d'écriture face à l'arabe classique et parlé.
- 17 Comme le souligne Mustapha Harzoune (2012) : « (...) écrire en langue française n'est pas un choix, mais une échappatoire, une façon de sortir du conflit en utilisant la seule langue à disposition, l'arabe classique étant réservé à quelques rares lettrés et la darija étant la grande absente des livres et cahiers d'écolier ». Laroui a exprimé son propre rapport (sur)conscient à la langue française : « Je n'oublie jamais que je ne suis

qu'invité dans cette langue, ma langue maternelle c'est le marocain dialectal (...). La langue française me donne la possibilité de réellement jouer avec les mots, les expériences, de faire des références en arrière-plan à des choses lues, appréciées, qui sont toujours en langue française curieusement » (*Apud Lesne, 2010*).

- 18 Mais les (auto)représentations de la France pointent une mission civilisatrice universelle dont le mythe et le dessein républicains brassent les peuples de toutes origines et les rassemblent sous la bannière du patrimoine spirituel, immatériel et littéraire français. Alors qu'il est question de morts pour la France, et que Mehdi ne trouve aucun nom musulman sur le monument aux morts, Dumont rappelle au petit Marocain que « (...) tout cela fait d'excellents Français ! Un jour, vous en serez un, qui sait ? » (*AF : 67*). La Francophonie (et notamment les établissements scolaires français à l'étranger) est vue comme une extension de l'hégémonie et du rayonnement de l'esprit universel français au service des « (...) idéaux laïques de la Révolution... » (*AF : 171*), « 'l'empire de la francophonie' » (*AF : 280*).
- 19 Dans la nouvelle « L'Oued et le Consul », cette fois, sont mobilisées deux perspectives ethniques et culturelles : un consul et son épouse, on ne peut plus nord-européens (Finlande), et le Maroc profond et aride, marqué par l'oued. Un couple de Finlandais aisés explore en Jeep les paysages du Maroc profond. Voulant traverser un oued à sec, ils font confiance à la supériorité technologique occidentale, ce qui les fait considérer avec arrogance la présence imprévisible et effrayante de pauvres hères à l'aspect douteux qui tentent en vain de communiquer avec eux. Le couple croit immédiatement à un car-jacking et ignore les signes d'alerte des autochtones. Un torrent de boue les surprend fatalement.
- 20 Au départ, les préjugés, les stéréotypes et l'ineptie interculturelle s'imposent du côté occidental. Le narrateur oppose les points de vue : ce sera la Finlande contre le « Grand Sud » (*Laroui, 2015 : 27*)⁸. D'emblée, l'arrêt forcé de la Jeep dans le lit sec d'un oued marocain, alors que de pauvres « autochtones » (*OC : 30*) manquent de tout, accentue une sécheresse endémique qui s'oppose aux « mille lacs » de la prospérité scandinave (*OC : 29*). Ce point d'achoppement devient la ligne de séparation de deux mondes, laquelle se signale par le biais de plusieurs indices sémantiques stéréotypés : « une Jeep étincelante d'arrogance » (*OC : 27*), « trône » (*OC : 27*), « monture » (*OC : 27*), tandis que le cadre marocain se caractérise par l'inscription sémantique de l'indigence : « très pauvrement vêtu » (*OC : 28*), « édentée » (*OC : 29*). Le narrateur entend ainsi rendre compte d'une communication interculturelle défailante, mais où le cliché est pour une bonne part : « C'est bien ce que je pensais, ils voient des touristes, ils veulent les plumer. Allons-nous-en », conseille la Finlandaise (*OC : 30*).
- 21 La nouvelle suivante, « Nos pendus ne sont pas les leurs », pose d'emblée la dichotomie de l'ici (occidental, britannique) et le là-bas (Maghreb). La scène d'une double pendaison en Angleterre en évoque une autre, témoinnée par le narrateur pendant son enfance marocaine, celle d'« (...) un type que le village retrouva pendu chez lui, et qui accueillit cette nouvelle avec l'hystérie des peuples du sud » (*OC : 34-35*). L'approche contrastive de ces deux événements funestes devient l'occasion de brosser un portrait dichotomique du Nord européen vu par le prisme du Sud : « 'L'ami, tu n'es plus dans les tiers-mondes, tu es ici en Angleterre' », se dit le narrateur soudain culturellement déboussolé (*OC : 33*). Si pareille tragédie cause dans le Sud un sursaut collectif imprégné du fatalisme islamique, « 'Dieu est grand... La volonté de Dieu... Implorons Dieu... ? » (*OC : 35*), en Europe, elle suscite des comportements individuels, impersonnels et

- aseptisés : « Quelques minutes plus tard, deux voitures de police arrivèrent. Des uniformes en descendirent. On prit des photos, puis les deux hommes furent dépendus comme s'il s'agissait d'andouilles. Tout cela clinique, froid, professionnel » (OC : 36).
- 22 Bien sûr, l'auteur entend mettre deux univers culturels en parallèle, mais si l'on creuse un peu plus la « morale » condensée de la nouvelle, force est de considérer, d'une part, la perte en Occident d'une certaine dimension anthropologique, voire symbolique de la mort, mais d'autre part, ce constat se voit en quelque sorte neutralisé par l'intuition d'une commune condition humaine, nord et sud confondus, et qui réfère à la solitude et au désespoir existentiels.
- 23 Si un ancrage marocain et autobiographique caractérise la très brève nouvelle « Une botte de menthe » au décor casablancais (OC : 40-42), « Le Tyran et le Poète » se veut une critique acerbe des régimes totalitaires, africains notamment. Dans cette nouvelle, Laroui affiche plus explicitement son engagement (OC : 15). En effet, un tyran au nom on ne peut plus expressif « Cogneur Massacre-Tue-Tue-Tue » recrute un poète, Saïd Ahmed, afin de parfaire un poème censé devenir l'hymne national. Seule contrainte : introduire les mots « gazelle » et « kalachnikov » dans ce texte immortel. Faute d'inspiration, et ne voulant pas non plus collaborer avec le régime tyrannique en place, le poète prend la fuite et demande l'asile politique en Europe du Nord : « De guerre lasse, il décida de demander l'asile politique à la Suède ou aux Pays-Bas » (OC : 51).
- 24 Comment ne pas reconnaître dans les traits du poète en exil ceux de Laroui ? Et comment ne pas lire dans cette nouvelle une vision salvatrice et actuelle du continent européen comme havre de paix pour tous les « poètes » en mal de liberté ? L'Europe : confluent de tous les espoirs déçus du sud, contrepoids exilique d'un continent en déshérence, mais dont on pointe, sans les réserves politiquement correctes d'usage, la responsabilité dans ses propres malheurs, comme l'ont fait, avant Laroui, Ahmadou Kourouma (1970) ou plus récemment Salim Jay (2001).
- 25 Le ton engagé se poursuit dans « Tu n'as rien compris à Hassan II » dont le dialogue se déroule symptomatiquement dans un bistrot de Montmartre, emblème de la bohème et de la liberté artistique. Dans ce décor empreint des valeurs modernes occidentales, deux discours interpellent le narrateur, qui pointent deux soucis opposés. D'une part, Hamid matraque le narrateur avec sa vision de l'évolution politique marocaine (le roi Hassan II, dont on sait le règne plutôt tyrannique) et la présence d'une femme discrète et en pleurs. Au bout de cet intense débat sur l'inévitabilité de la dureté du régime, c'est la présence de cette femme qui retient l'attention, et de ce qu'elle lui suggère tout à coup : la condition féminine généralisée, notamment dans son pays : « (...) – cette femme me dit quelque chose – je ne sais pas quoi – peut-être me parle-t-elle d'elle-même, peut-être me parle-t-elle de la moitié du monde, si souvent méprisée, opprimée – et Hamid me parle de Hassan » (OC : 57).
- 26 Cette thématique de la violence faite aux femmes connaît un prolongement dans « Stridences et Ululations » où il est dit qu'un musulman pieux bat systématiquement sa femme « à six heures » (OC : 65), mais surtout dans « Khadija aux cheveux noirs », où le narrateur émet plusieurs hypothèses sur ce que serait devenue une camarade de classe, Khadija, dont il a perdu la trace, mais qui est évoquée lors d'une rencontre d'amis à Paris. On la dit rangée, casée, sûrement soumise à l'autorité maritale. Subtilement, le narrateur suscite une double scission dans le monde : la condition féminine où qu'elle soit vécue, mais surtout dans les pays de culture musulmane, et les mœurs des pays du sud, vus à partir de l'Europe libertaire : « Pendant ce temps, nous

avons couru tant d'aventures dans la vieille Europe (...). Pendant ce temps, Khadija fumait cigarette sur cigarette et regardait la pluie tomber (ou le soleil luire) à travers les vitres, car son mari ne la laissait plus sortir » (OC : 60). En fait, ces deux réalités n'en forment qu'une seule : « (...) l'autre moitié du monde et toute sa diversité » (OC : 62).

- 27 Il ressort de ce qui vient d'être exposé que la poétique de Fouad Laroui dégage des représentations, voire des refigurations de la France et de l'Europe inspirées par des déplacements migratoires et exiliques très particuliers qui placent même le rapport à l'autre à l'intérieur de chez soi, du Maroc. Émanent par-là de nouvelles pratiques discursives face à la dichotomie de l'ici et de l'ailleurs qui pointent le dépassement des représentations binaires. Dans un contexte mondial marqué par le sceau de l'incompréhension, Fouad Laroui annonce et pratique un programme qui passe par la littérature et par la lecture comparée : « le choc doux des cultures ».

BIBLIOGRAPHIE

- DECLERCQ Elien (2011). « Écriture migrante : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, n° 339.
- FERGUSON, Priscilla Parkhurst (1991). *La France, nation littéraire*. Bruxelles : Labor.
- GAUVIN, Lise (1997). « D'une langue, l'autre. La surconscience linguistique de l'écrivain francophone », *L'écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris : Karthala.
- KOUROUMA, Ahmadou (1970). *Les soleils des indépendances*. Paris : Seuil.
- LAROUÏ, Fouad (2011). *Une année chez les Français*. Paris : Julliard, coll. « Pocket ».
- LAROUÏ, Fouad (2015). *L'Oued et le consul, et autres nouvelles*. Paris : Flammarion, coll. « Étonnants classiques ».
- MOURA Jean-Marc (2003). « Les études postcoloniales : pour une topique des études littéraires francophones », in L. D'Hulst et J.-M. Moura (éds.), *Les Études littéraires francophones : état des lieux*. Lille : Un. Charles-de-Gaulle-Lille 3.
- NOUSS, Alexis (2016). *Pensar o Exílio e a Migração Hoje*. Porto : Edições Afrontamento (trad. A. P. Coutinho).
- PÉREZ, Ana Soler (2018). « Une année chez les Français de Fouad Laroui : une expérience exilique singulière », *Çédille. Revista de Estudios Franceses*, n° 14, pp. 551-567.
- PIAGET, Jean (1972). *La Représentation du monde chez l'enfant*. Paris : PUF.
- SALIM, Jay (2001). *Tu ne passeras pas le détroit*. Paris : Ed. Mille et Une Nuits.
- TOSEL, André (2006). « Communauté d'exils et exils communautaires », in G. Augustin (éd.), *Écritures de l'exil*. Paris : L'Harmattan.

Sitographie :

ÁLVARES, Cristina (2015). « D'une littérature mal nommée », *Mondes francophones*, disponible sur <http://repositorium.sdum.uminho.pt/bitstream/1822/38980/1/littérature%20beur.pdf> (consulté le 11/03/2020).

COUTINHO, Ana Paula (2017). « Le 'tiers inclus' d'un pays sans frontières une approche de Fouad Laroui », *lasemaine.fr*. 2016, pp. 68-78, disponible sur <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/15270.pdf> (consulté le 11/03/2020).

Entretien-vidéo avec Fouad Laroui (2017). Publié dans *lasemaine.fr*. 2016, Porto : FLUP Digital. Disponible sur <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1522&sum=sim> p. 73 (consulté le 11/03/2020).

Entretien-vidéo avec Fouad Laroui. Disponible sur http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3589 (consulté le 11/03/2020).

Entretien avec Fouad Laroui. Disponible sur <https://www.medias24.com/CULTURE-LOISIRS/14209-Exclusif.-Fouad-Laroui-la-litterature-le-Goncourt-l-amazighite....html> (consulté le 11/03/2020).

HARZOUNE, Mustapha (2012). « Fouad Laroui, Le Drame linguistique marocain », *Hommes & migrations*, 1300, (consulté le 11/03/2020). URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/959>

LESNE, Élisabeth (2010) « Fouad Laroui, Une année chez les Français et Alain Mabanckou, Demain, j'aurai vingt ans », *Hommes & migrations*, 1288, consulté le 11/03/2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/904>

NOTES

1. Entretien-vidéo avec Fouad Laroui (2017). Publié dans *lasemaine.fr*. 2016, Porto : FLUP Digital. Disponible sur <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1522&sum=sim> p. 73 (consulté le 11/03/2020).
2. Entretien-vidéo avec Fouad Laroui. Disponible sur http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3589 (consulté le 11/03/2020).
3. *idem*.
4. *idem*.
5. Dorénavant AF.
6. <https://www.medias24.com/CULTURE-LOISIRS/14209-Exclusif.-Fouad-Laroui-la-litterature-le-Goncourt-l-amazighite....html> (consulté le 11/03/2020).
7. *idem*.
8. Dorénavant OC.

RÉSUMÉS

Cette étude aborde la perspective simultanément lucide et critique avec laquelle l'écrivain marocain vivant aux Pays-Bas, Fouad Laroui, voit son pays natal à partir de l'Europe. En fait, les nouvelles et la fiction narrative de cet écrivain francophone ont le mérite de jeter un regard apaisé et apaisant sur nos différences culturelles binaires, qu'elles subsument par une stratégie narrative qui convoque aussi bien l'humour que la réflexion profonde, ou encore une pratique de, et un appel à la tolérance. Ce faisant, elles traduisent un voyage à / dans l'*étranger* à partir de la réalité maghrébine et *vice versa*, ce que nous tâcherons d'illustrer à partir d'une lecture critique et thématique de *Une année chez les Français* et de *L'Oued et le consul et autres nouvelles*.

This paper addresses the simultaneously lucid and critical perspective with which the Moroccan writer living in the Netherlands, Fouad Laroui, sees his native country from Europe. In fact, the short stories and the narrative fiction of this Francophone writer have the merit of casting a calm and comforting glance on our binary cultural differences, which they subsume by a narrative strategy that summons both humour and deep reflection, or still a practice of, and a call to tolerance. In doing so, they translate a trip to/from the *stranger* from the Maghreb reality and *vice versa*, which we will try to illustrate from a critical and thematic reading of *Une année chez les Français* and *L'Oued et le consul et autres nouvelles*.

INDEX

Keywords : travel, Laroui (Fouad), identity, otherness, migration

Mots-clés : voyage, Laroui (Fouad), identité, altérité, migration

AUTEUR

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

Un. Porto – APEF – ILC ML

jalmeida[at]letras.up.pt